Publication de la  société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois	1 fr. 25
Six mois	2 50
Un an	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5
Un an	10

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année.— Numéro 52. — 30 Décembre 1849.

Du rôle prochain des Slaves vis-à-vis de l'Allemagne.

Jadis tout Paris consterné, en apprenant l'agonie de Mirabeau, rêvait pour lui l'opération de l'infusion du sang; et plus d'un homme du peuple était déjà prêt à se faire ouvrir les veines, lorsque le tribun adoré de la révolution expira. Aujourd'hui on rêve de nouveau de réaliser l'antique fable de la transfusion du sang, mais cette fois en faveur du germanisme. Cette pauvre et impotente Germanie espère pouvoir revivre en se faisant infuser du sang slave dans ses veines épuisées : c'est de l'Autriche qu'elle attend ce signalé service. En conséquence, le Wurtemberg, la Saxe, la Bavière se tournent vers l'Autriche comme vers l'astre nouveau, dont le contact doit leur rendre la chaleur vitale.

Au parlement bavarois, parlement de savants profonds, comme chacun sait, un ancien professeur d'archéologie à l'université de Wurzbourg, M. Lassaulx a prononcé ces paroles caractéristiques : « Ce n'est pas à la Prusse, c'est à l'Autriche que la Bavière incline par la nécessité de sa situation géographique, par l'identité des mœurs, de la religion et de tous les intérêts matériels comme intellectuels... L'Europe chrétienne est formée des trois races : pélasgique, celtique et slave. Or les races sont mortelles comme les individus dont elles sont composées. Là où l'individu vit, terme moyen, cent ans, la nation peut se promettre d'atteindre l'âge de deux mille ans, dont elle emploiera une moitié pour arriver à l'apogée de sa puissance, et l'autre moitié pour en descendre. La période ascendante du peuple allemand se trouve entre le règne de Charlemagne et celui de François II d'Autriche, entre 800 et 1806. Mais il existe des procédés à l'aide desquels on peut faire circuler une sève fraîche dans un tronc desséché. A Jérusalem, on greffe de jeunes sauvageons sur de vieux oliviers, qui recommencent alors à se couvrir de fruits. La même loi naturelle s'applique aussi aux nations. L'Allemagne a perdu sa jeunesse, elle est menacée de décrépitude; faisons entrer la fraîche et chaleureuse sève slave dans le tronc refroidi de notre corps germanique.

« Le thermomètre de la vie d'un peuple est sa foi. Ce qu'est aux végétaux la chaleur solaire, la foi l'est au développement et à la civilisation des empires. Quand cette flamme intérieure perd de son intensité, les battements du cœur se ralentissent, et l'énergie vitale diminue. Le spécifique de la foi est depuis longtemps en décroissance parmi les Allemands. Parmi les Slaves, il jouit encore de toute son élasticité d'action. L'empereur Nicolas, qui n'a pas seulement le bonheur d'être le premier en dignité, mais qui est encore le plus grand homme de sa race, sent et dit hautement que Dieu est avec lui et avec son peuple. Nous devons faire un avec l'empire des Slaves. Nous pouvons donner aux Slaves notre superflu de civilisation, pour recevoir d'eux en retour un peu de leur foi intacte et de leur énergie d'action. L'Autriche a 38 millions d'habitants, dont à peine 8 millions sont Allemands. Parmi les 30 autres millions d'Autrichiens, la plupart sont Slaves, et peuvent, par leur force de foi, rendre aux 32 millions d'Allemands de la Confédération la fraîcheur de la jeunesse. »

Voilà comment les pieux ultramontains de Munich entendent pratiquer le dogme de la rédemption des peuples. Pourtant nous devons à la vérité d'observer que ce spécifique de la force de foi des Slaves tend à un résultat qui sera diamétralement le contraire de celui sur lequel comp-

ent les *Schvabi* pour se régénérer. Loin de se prêter à cette inoculation de forces qu'on lui demande en faveur du germanisme malade, le slavisme entend avec joie sortir de la bouche de ses oppresseurs allemands eux-mêmes l'aveu de leur propre défaillance, et la déclaration que, sans une nouvelle sève slave, le vieux tronc teutonique ne peut plus refleurir.

Les Slaves connaissent l'idée fixe des cabinets germaniques de se frayer par la force un chemin en Orient sous prétexte de le civiliser. Cette idée fixe est devenue depuis quelques années un dogme national pour les partis les plus opposés. Schuselka aussi bien que M. de Gagern, les démocrates aussi bien que les ultra-conservateurs, rêvent des pèlerinages armés en Orient. « Vous vous vantez, dit aux Allemands la *Süd-Slawische Zeitung*, d'écrire par an dix mille volumes nouveaux, vous continuez de vous appeler une nation de philosophes et d'écrivains ; vous prétendez éclairer le monde, et votre pays comme votre intelligence offrent la plus parfaite image du chaos. — Savez-vous ce qu'est cet Orient, où vous voulez porter la lumière? Ignorez vous que les races, les mœurs, la religion, les conditions sociales de l'Orient sont en tout, et resteront à perpétuité différentes de celles de votre Occident?... Penseriez-vous que parce que vous avez réussi à glisser une ombre allemande sur le trône de la Grèce, il en résulte pour vous un droit sur tout l'Orient, Constantinople y compris? Ou bien vous imaginez-vous que parce que le Danube a sa source dans le pays des *Schvabi*, toutes les contrées qu'il traverse doivent vous appartenir ; et que la toison d'or de l'Orient est providentiellement destinée à vêtir les enfants de vos princes?... La seule base de vos prétentions sur l'Orient est l'ancienne fiction d'une Autriche allemande ; fiction que la révolution de 1848 a détruit, en dépit des efforts de Schuselka et de ses amis. Ce n'est point le hasard, c'est la Providence qui a placé les Slaves entre l'Allemagne et l'Orient, pour qu'ils puissent doter l'Asie de leur civilisation, et servir ainsi de médiateurs, entre les deux moitiés du monde. C'est pour cela que les Valaques, les Croates et les Serbes sont en partie sujets autrichiens, en partie sujets ottomans... Malgré la conquête musulmane, Constantinople est restée le centre de gravitation de toute la vie greco-slave. Cette unité ethnographique et religieuse est la plus sûre garantie de la civilisation et de l'avenir de l'Orient. A quoi prétend donc le germanisme dans le monde greco-slave? Si l'Angleterre et la France ne savent opposer que des mots vides de sens à la position envahissante du slavisme en Orient, que pourrait contre lui l'Allemagne, fût-elle bien unie? »

Convaincus, pour tous ces motifs, de leur impuissance à continuer longtemps encore de s'asseoir en maîtres au foyer hospitalier du Slave, les Allemands voudraient bien faire croire que Slave et Russe sont deux mots synonimes. Ils appellent à grands cris une croisade européenne contre la Russie, espérant englober dans leur pangermanisme les contrées slaves intermédiaires. Ce qu'on croit avoir déjà accompli en Poznanie, on espère le faire aussi en Bohême, en Galicie, en Hongrie. On oublie que tout peuple est instinctivement porté à choisir, entre deux oppresseurs, celui qui lui est au moins affilié par le langage. C'est ce qui aura lieu inévitablement avec la Russie. Malgré toute l'horreur des Slaves pour l'autocratie, ils la préféreront encore à la germanisation. Que l'Autriche se mette donc en mesure de faire aux Slaves l'opération de la transfusion du sang aux veines du peuple allemand; dans ce cas les Slaves savent d'avance ce qu'ils auront à faire. Ils savent qu'ils ont derrière eux la Russie, comme tribunal de dernier appel ; et qu'en aucun cas ce tribunal ne prononcera l'absorption des Slaves par le germanisme. Les Slaves avaient cru et travaillé jusqu'à présent à l'avenir de l'Autriche, parce qu'ils ne voyaient cet avenir ni à Francfort ni à Munich, mais tout le long du bas Danube et dans les montagnes du delta greco-slave. Ils se regardaient comme formant eux-mêmes le cœur de cette monarchie nouvelle. Depuis que le cabinet de Schönbrunn a conclu son alliance offensive et défensive contre le slavisme, bien plutôt que contre la Prusse, avec les cours de Munich, de Stuttgard et de Dresde, depuis lors tout à changé. De gaieté de cœur et sous le vain prétexte d'aller propager en Orient ses institutions civilisatrices, l'Allemagne pose le principe qui devra amener sur sa tête le joug russe. L'orgueil des Allemands de nos jours s'inspire vraiment d'un étrange donquichotisme. Leur histoire est une tragi-comédie lamentable, sur laquelle il faudrait laisser tomber le rire inextinguible, si tout l'avenir de l'Europe ne s'y trouvait pas engagé.

Succès des Russes en Turquie.

Les maux extrêmes réclament l'emploi de remèdes extrêmes. Ces remèdes, ni l'Europe, ni la Turquie n'ont le courage de les prendre, pour se dérober à l'annulation politique dont les menace la Russie. Aussi le mal empire-t-il chaque jour dans leur sein ; et toutes les fanfares guerrières de la diplomatie anglaise se bornent à de misérables et subtiles arguties où l'on se garde bien d'attaquer de front la grande difficulté : celle du protectorat des nationalités greco-slaves par le tsar.

Le remède héroïque à l'aide duquel l'empire ottoman pourrait être sauvé, ce serait de lui faire réaliser sérieusement ce que la Russie depuis longtemps promet et n'accomplira jamais : l'émancipation politique des chrétiens. En les confédérant, sur la base d'une complète égalité internationale, avec les Osmanlis, on ferait évanouir chez eux la pensée de s'unir aux Russes dans un prétendu pacte de fraternelle égalité. Mais si l'on ne veut pas voir au printemps prochain les Bosniaques et les Bulgares arborer d'eux-mêmes sur tous leurs balkans les couleurs moscovites, il faut se hâter de satisfaire à leurs réclamations. Il faut faire hautement appel aux intérêts indigènes de chaque peuple. Pour cela l'envoi de commissaires ne suffit plus : il s'agit de remuer et d'émouvoir profondément les populations conquises, en les conviant à des diètes sérieuses, et vraiment législatives, qui ne ressemblent plus en rien aux prétendues repré

sentations provinciales de ces dernières années, où l'on voyait le député chrétien, à genoux auprès de son collègue le député turc, accorder en tremblant tout ce que réclamaient les pachas. En garantissant à ces diètes une part constitutionnelle dans le gouvernement de leurs pays respectifs, on aurait bientôt une Turquie inaccessible à la contagion des promesses étrangères. Mais le divan amènera infailliblement sa ruine définitive, s'il se refuse obstinément à la réorganisation fédérale de ses provinces européennes.

Malheureusement ce moyen de popularité et de réintégration dans l'amour de ses sujets, apparaît au divan comme un démembrement volontaire de son empire ; et plutôt que de s'y résigner, il préfère traiter avec le tsar dont il espère obtenir de meilleures conditions que de ses anciens raïas. De son côté l'Angleterre se ménage, elle aussi, vis-à-vis de la Russie, pour l'éventualité d'un traité qui lui garantirait, en vertu de concessions mutuelles, ses colonies de l'Inde et ses positions de la Méditerranée. Dans cette hypothèse on pense que Constantinople cesserait de devenir une pomme de discorde entre les grands États.

Cependant, si on laisse le tsar exploiter paisiblement la position exclusive qu'il a conquise sur le Bosphore, c'en est fait des dernières garanties d'indépendances de l'Europe occidentale. Car, on ne peut nier que les Moscovites ne soient attendus et désirés comme des libérateurs par tous les raïas de la Turquie. Sur mer les Grecs, sur terre les Bulgares, les Bosniaques, les Monténégrins, voilà les auxiliaires naturels et historiques du tsar. Aidés par quelques millions de roubles, et par quelques officiers de génie russes, ces auxiliaires suffisent à eux seuls pour accomplir l'œuvre de démolition de la Turquie. Qu'on ne s'y trompe pas; pour triompher sur le Bosphore, la Russie n'a pas besoin d'une bien nombreuse armée : elle n'a besoin que d'arborer sur les Balkans l'étendard greco-slave de Sainte-Sophie ; et cette bannière sacrée volera de tour en tour, de minaret en minaret, à travers la Turquie.

On conçoit que la perspective d'un pareil dénouement ne soit pas de nature à précipiter le sultan dans la guerre contre les Moscovites. La France et l'Angleterre pourraient seules lui donner, par un concours réel, le courage de répondre à sa haute mission, en acceptant le défi du tsar, au nom de l'Europe entière menacée dans son avenir. Or les hésitations de la France, et finalement celles de l'Angleterre même, rendent le divan d'autant plus humble vis à vis de M. de Titof, qui reprend peu à peu son arrogance passée. La Porte vient donc d'accorder l'internement des réfugiés hongro-polonais, qui seront ainsi considérés comme des prisonniers de guerre ; et comme les Russes ne cessent pas pour cela d'occuper militairement la Moldo-Valachie, il est plus que probable que la Porte se résignera à faire, sur le Danube, des concessions nouvelles, Ainsi, de concessions en concessions, la Porte est sur le point de tomber elle-même à l'état de nullité des principautés protégées de Moldavie et de Valachie.

La guerre sociale contre les Polonais.

Depuis la jacquerie officielle de 1846 contre les patriotes galiciens, la guerre sociale déclarée par les gouvernements germaniques à tout ce qui est polonais, n'a pas cessé un seul instant. On sait trop que c'est en irritant de mille manières les basses classes contre les hautes, que les Allemands se maintiennent en pays slave, et y terrorisent le sentiment national toujours prêt à faire explosion. Mais le type le plus parfait d'une terre slave administrée par des bureaucrates allemands, est la Galicie.

Cent fois plus à plaindre que la Pologne russe elle-même, la Galicie voit chacun de ses villages partagé en deux camps, qui ont juré de s'entre-détruire. D'un côté il y a le parti des anciens seigneurs, qui soutient dans ses châteaux ruinés un horrible siége contre la misère, la police et les rancunes d'une multitude aveuglée. De l'autre il y a le parti des paysans, récemment délivrés de leurs corvées par la noblesse elle-même, mais à qui les espions autrichiens font croire au contraire que cette noblesse rêve incessamment de les ramener sous le joug de la glèbe. — La forêt et la prairie du seigneur sont à nous, disent-ils ; l'empereur nous en a fait présent.—Et nulle force au monde ne peut les empêcher d'aller y couper à volonté les arbres dont ils ont besoin, et d'y faire paître en tous sens leurs troupeaux. Les fermiers ou intendants des propriétaires viennent-ils leur demander quelques journées de travail, ils élèvent leur salaire au tarif de trois, quatre et même cinq francs par jour, chiffre sans aucune proportion avec la profonde misère du pays, et qui aura pour résultat inévitable de ruiner en peu de temps tous les propriétaires polonais.

L'antipathie contre le polonisme n'est nulle part plus envenimée que dans les districts où les paysans parlent la langue ruthénienne et professent la religion grecque, et où, à force de galvaniser d'anciens souvenirs, le cabinet de Vienne est parvenu à évoquer un fantôme de nationalité non polonaise. Jusque dans Léopol, les Ruthéniens prennent de plus en plus de l'ascendant. Ils se préparent à construire dans cette ville leur musée national sur l'emplacement et avec les ruines mêmes de l'ancienne université galicienne, détruite par les bombes de Hamerstein, et dont sa majesté impériale a fait don à ses *chers et fidèles* Ruthéniens. C'est ainsi que l'on compte avec le temps confisquer et distribuer aux ennemis du polonisme tous les palais et châteaux de la Galicie. Les autorités autrichiennes dans ce pays prêchent aux paysans le communisme le plus effréné. Ce n'est qu'en se faisant ultra-socialiste contre les Polonais, que l'Autriche espère les dompter.

La même immoralité dirige l'administration prussienne en Poznanie. Là on a substitué aux paysans les juifs, comme *partageux* vis-à-vis des propriétaires. L'usurier juif, joint à son frère l'allemand, ne cesse de faire dans le grand-duché de Pozen, aux légitimes possesseurs du sol, une guerre d'expropriation d'autant plus horrible, qu'elle a pour fauteurs secrets les tribunaux prussiens eux-mêmes.

Ce n'est pas assez pour la Prusse d'organiser ainsi dans

une partie de ses États la guerre sociale contre la famille et la propriété. Pour arriver plus vite à l'extermination de la nationalité polonaise dans le grand-duché, le cabinet de Berlin a présenté aux chambres, le 17 décembre dernier, une proposition tendant à réunir à la Confédération germanique cette partie du grand-duché, qui en était restée jusqu'à présent séparée, en vertu de la fameuse ligne de démarcation entre les districts *déjà germanisés* et les districts *encore polonais*. Devançant même le vote des chambres, le ministre a enjoint de faire voter de force les électeurs poznaniens, à l'effet d'élire des députés pour la diète germanique d'Erfurt.—Voilà par quels moyens l'Allemagne prétend refouler le panslavisme russe!!!

NOUVELLES.

TURQUIE.

— Le rappel de la flotte française du Levant à Toulon, et l'abandon de plus en plus probable de la question orientale par la France, vont amener inévitablement de terribles conséquences. Car rien ne force encore les Anglais à faire à tout prix la guerre aux Russes; et un arrangement à l'amiable entre ces deux grandes puissances du monde ne pourra que tourner au détriment des puissances secondaires.

— M. de Titof, à Constantinople, paraît être sur le point de reconquérir son influence perdue. Il a déjà obtenu l'internement des réfugiés ; et ce premier succès ne sera que le prélude de nouvelles exigences, si la France et l'Angleterre continuent de céder.

— *Moldo-Valachie.* — D'après les renseignements parvenus à sir Stratfort Canning, le nombre des troupes d'occupation russes, dans les principautés, est encore de 31,500 hommes, avec 48 bouches à feu. Les Turcs, au contraire, n'y ont laissé que 10,000 hommes, c'est-à-dire le chiffre stipulé par le traité de Balta-Liman. La Russie ne pouvant se résoudre à exécuter ce traité en ce qui la concerne, la Porte se montre chaque jour moins capable de rappeler énergiquement le cabinet de Petersbourg au respect des engagements signés.

—*Bosnie*. La Porte ne paraît pas disposée à satisfaire aux demandes des Bosniaques. Après leur avoir fait les plus belles promesses pour se dérober à leurs mains victorieuses, leur visir les menaces de nouveau du haut de sa citadelle de Travnik.

— *Samos*. Les délégués de Samos à Constantinople sont de retour dans leur île. Eux aussi ne paraissent pas avoir obtenu de la Porte les satisfactions demandées. Ce n'est pas ainsi que le Divan parviendra à repousser de ses frontières l'influence moscovite.

AUTRICHE.

Les idées communistes si activement propagées par les employés autrichiens parmi les paysans de leurs provinces non allemandes, afin d'y neutraliser par l'anarchie les tendances patriotiques des hautes classes, ne s'arrêtent plus dans les limites où l'Autriche espérait les contenir. En Slovakie et en Croatie même, les paysans réclament hautement le *partage des terres* que l'Autriche leur avait promis. La gendarmerie qu'on vient d'introduire en Hongrie, tombe chaque jour en conflit sanglant avec les habitants des villages pour la levée des dîmes et redevances en nature, seule espèce d'impôts possible aujourd'hui dans ces contrées. Jusque dans les provinces illyriennes qui entourent Trieste, les paysans pillent les châteaux, dévastent les belles forêts de l'État, et s'emparent de vive force des pâturages seigneuriaux. Le communisme a été entre les mains de l'Autriche une arme à deux tranchants, qui se tourne maintenant contre ceux qu'elle a momentanément sauvé.

HONGRIE.

Les villes hongroises sont mornes comme des tombeaux. Mais les bandes armées qui parcourent les campagnes, et que les paysans laissent circuler librement, dénotent l'indignation du peuple. On signale comme le principal refuge de ces prétendus brigands, la forêt de Bakony et les puiszty de Szegedin, et parmi leurs chefs, on nomme Sobri et Rosza Sandor.

— Les martyrs d'Arad et de Pest sont devenus partout les héros des chansons populaires. La tête de lion du puissant Louis Batthyani apparaît sanglante aux pâtres dans leurs marécages, comme aux magnats dans leurs palais. Chacun grave au plus profond de sa mémoire « cette condamnation sans preuves, cet arrêt sans tribunal, cette sentence sans loi, cette mesure prise après que la Hongrie fut écrasée, et qu'on n'avait osé prendre tant que la Hongrie restait debout, comme l'écrit le comte Teleki. » La renommée aux mille bouches s'en va répétant toutes les atroces circonstances de la mort des neuf généraux exécutés à Arad. On sait que leur supplice, commencé à 6 heures du matin, ne fut fini qu'à 10 heures. Quoiqu'il y eut neuf potences placées sur une même ligne, il n'y avait qu'un seul bourreau et ses deux aides qui fonctionnèrent sans se presser. La mort de Kiss fut surtout horrible : il fallut s'y prendre à trois fois pour l'achever. Aucun de ces neuf héros ne s'est démenti à l'heure suprême. La poésie populaire n'épuisera pas de longtemps la glorification de leurs hauts faits. Le jeune général Linange ou Leiningen-Westerburg, nouveau Murat, vivra dans l'histoire par sa bravoure presque fabuleuse, et par l'enthousiasme pur de son âme, qui le faisait adorer de tous ceux qui le connaissaient. Aussi son père, le feld-maréchal de Linange, vieillard de 80 ans, est-il mort de douleur en apprenant la destinée de son fils. Rival du jeune Linange en témérité, le Serbe Damianitj était en outre la vraie personnification de sa race. Sa taille gigantesque, la force extraordinaire de son bras et l'impétuosité de son attaque étaient sans égales dans l'armée. Son plus beau fait d'armes, sa charge victorieuse de Szolnok, avait ramené les Maghyares de la Theisz dans la plaine de Rakosz et jusque dans les murs de Pest. Son dernier acte militaire fut la reddition d'Arad aux Russes par ordre du dictateur Georgey. Jusqu'au dernier moment, Damianitj nargua la mort; il expira en véritable *iunak* illyrien.

—Après les pendaisons militaires, vient le tour des exécutions ecclésiastiques. Haynau a déjà expédié un nombre considérable de curés catholiques et de pasteurs protestants. Les condamnations de ce genre continuent toujours; seulement, au lieu du gibet, les prêtres maghyars se voient condamnés à vingt ans de *carcere duro*, avec des chaînes et des boulets rivés aux pieds.

Ces rigueurs ne sont pas de nature à calmer l'irritation du peuple. Aussi tous les journaux maghyars qui ont recommencé à paraître, font-ils, sans excepter même les plus conservateurs, une opposition énergique au gouvernement.

— Ce qui prouve que le peuple maghyar n'a point encore désespéré de son avenir, c'est son refus obstiné de livrer les banknotes de Kossuth, malgré la déclaration officielle de leur non-valeur absolue. On a calculé qu'il existe encore pour quatre cents millions de francs de ces billets enfouis et cachés on ne sait où.

— *Iugoslavie*. — La Voïevodie serbe, que la cour vient de livrer à son plus grand ennemi, au général Meyerhofer, nommé vice-voïevode, ne peut digérer le ressentiment qu'elle en éprouve. Tout le pays est dans une fermentation difficile à décrire. Les notables des communes y excitent hautement le peuple à la résistance aux ordres de Meyerhofer et des commissaires allemands. Le Comité de défense du pays s'est, dit-on, reconstitué secrètement. Il a des adhérents dans toute la frontière militaire serbe, également indignée du manque de foi de l'Autriche à son égard. Les mécontents songent à s'appuyer au besoin sur leurs frères serbes de la Turquie, et même sur les Bosniaques, qui ne demanderont pas mieux que de les aider, pour en être aidés à leur tour au renouvellement prochain de leur lutte contre la Porte.

Nul doute que la main des Russes ne soit au fond de tout cela ; mais où ces manœuvres conduiront-elles l'Autriche?

CYPRIEN ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et Ce, boulevard Pigale, 48.